

UNE AUBERGE DES PYRÉNÉES.

Le chemin que devaient suivre Antoine et Joseph pour se rendre à Pau, où ils savaient que les ouvriers serruriers étaient très-recherchés dans le moment, était facile et direct, mais Joseph persuada à Antoine d'aller à Arrens voir un de ses oncles, qui assurément les recevrait bien et les gratifierait de quelques vieux louis enterrés dans certain coin de son jardin ou de sa cave. Ils s'acheminèrent du côté des Pyrénées. Le voyage fut heureux, et tous deux marchaient gaiement, saluant les voyageurs qu'ils rencontraient sur la route, car en ce pays c'est une politesse à laquelle le dernier des paysans ne voudrait pas manquer. Ils arrivèrent sans obstacles jusqu'à Argelès, charmant village du département des Hautes-Pyrénées ; ils s'y reposèrent une nuit et repartirent le lendemain pour Arrens. Mais au lieu de suivre le Gave d'Auzun, qui les y eût menés directement, ils se firent à des renseignements, qu'ils crurent comprendre, pour couper à travers les montagnes, et se mirent en route. Ils marchèrent une bonne moitié de la journée, toujours trompés par la réponse favorite des habitans du pays : *Tout droit, tout droit*, mots qu'ils répondaient à toutes les questions. Un jour que je voyageais dans ces montagnes, je dis à un paysan : « Quelle heure est-il ? Toejours tout droit, me répondit-il en patois. »

Ce ne fut que vers une heure de l'après-midi que Joseph et Antoine commencèrent à s'apercevoir que depuis sept heures qu'ils montaient ils devaient avoir fait les trois lieus qui séparent Argelès d'Arrens. Ils montèrent encore quelque temps, et aperçurent quatre ou cinq villages au pied de la montagne ; mais lequel était Arrens, ou plutôt Arrens était-il parmi ces villages ? Ils se décidèrent à descendre à tout hazard ; mais, avant de reprendre leur marche, ils s'assirent au pied d'un houx qui croissait là comme par hazard, et ils se mirent à manger le pain et le morceau de lard qu'ils avaient dans leur havre-sac. La fatigue s'était fait sentir pendant le repas, et ils demeurèrent long-temps à se reposer et à dormir. A leur réveil la nuit était fermée, la lune absente ; ils marchaient à tâtons ; enfin ils aperçurent une lumière à travers les arbres : ils y coururent, et virent qu'ils étaient près d'une maison. Une enseigne qui pendait à la porte leur dit que c'était une auberge : ils frappèrent, et pendant qu'ils attendaient, Joseph dit tout bas à Antoine :

« C'est un pays de brigands ici ; c'est peut-être une maison de voleurs. »

Antoine rit de la peur de Joseph ; mais lorsqu'on leur eut ouvert et qu'ils furent entrés, Antoine ne rit plus. Il y avait une douzaine d'hommes dans la chambre, tous rangés autour du feu. Jamais Antoine n'avait vu de pareilles figures. C'étaient des hommes robustes, assez proprement habillés avec leurs culottes courtes, leurs

spardilles attachées à la jambe par des lanières de cuir, leurs bérêts bleus et leur veste sur l'épaule. Tous tenaient un long bâton et se chauffaient silencieusement ; mais il y avait quelque chose d'inquiet et de sinistre dans leur physionomie ; ils semblaient écouter le moindre bruit qui venait du dehors. De temps en temps un mot laconique s'échangeait entre eux.

« Belle journée, disait l'un. Combien pour ta part ? — Deux. — Où sont ils ? — Enterrés ; tu sais, avec les autres. » Antoine et Joseph se regardèrent et se virent pâles comme des morts. A ce moment on entra sans frapper, et l'on vit deux gendarmes. Tous les hommes échangèrent un coup-d'œil rapide, et quelques-uns cachèrent des pistolets qu'ils portaient à leur ceinture. L'un d'eux, qui fumait dans le coin de la cheminée, se mit à chanter. Les gendarmes s'approchèrent de lui et lui demandèrent son passeport. Il tira gravement un papier crasseux de dessous sa veste, avec le papier un coutelas qui avait bien deux pieds de lame, et il se mit à nettoyer sa pipe avec la pointe pendant que le gendarme lisait le passeport.

« Vous vous appelez Louis Baldera, et vous êtes Espagnol ? dit-il au paysan.

— Y a t-il écrit Louis Baldera ? dit celui-ci.

— Sans doute, puisque c'est votre nom, reprit le gendarme.

— Alors c'est mon nom, puisque c'est écrit.

— Vous êtes négociant ?

— Y a-t-il écrit négociant ?

— Sans doute ; mais êtes-vous véritablement négociant ?

— S'il y a écrit négociant, je suis négociant.

— Que faites-vous de cette arme ? Vous savez bien qu'il est défendu d'entrer sur le territoire français ainsi armé.

— Armé, dit le paysan ; on ne peut donc ni se curer les dents, ni couper son pain en France ? Bientôt on prendra les épingles pour des piques. »

Les gendarmes, tout en faisant leur inspection, regardaient souvent du côté de la porte. Antoine s'imaginait qu'il allait arriver un renfort et qu'on allait attaquer et tuer ces misérables, et il cherchait déjà un moyen d'insultier les gendarmes qu'ils n'étaient pas de leur compagnie, lorsque Louis Baldera dit à ceux-ci :

« Quoi ! vous vous en retournez ? soupez avec nous.

— Volontiers, dirent-ils.

Ce sont de faux gendarmes, pensa Antoine, qui sont ici pour rassurer les voyageurs ; car tous ces gaus sont de vrais brigands assurément. »

On soupa assez paisiblement. Quand vint l'heure de se retirer, Antoine entend Louis Baldera dire tout bas à l'aubergiste : — Mets-les dans la chambre... tu sais...

— Oui.

— J'en voudrais une autre ! cria imprudemment Antoine.